

Editions Mon Mot à Dire

<https://2madmonmotadire.jimdofree.com/b-watch/>

Dépôt légal 9782958543815

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur, ou ses ayants droits ou ayants causes est illicite (article L 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelques procédés que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L352-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

 - WATCH

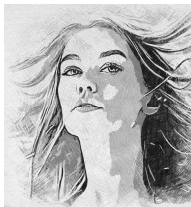
L'ombre des rêves

RAISSA KOUADIO

Certains possèdent des montres,
nous autres avons le temps
(proverbe sénégalais)

PROLOGUE I

JOAN - 34 ans



*Ne me demandez pas qui je suis.
Demandez-moi ce que je suis.*

Cinq.
Un, deux, trois, quatre ... cinq.
Un, deux, trois quatre ... cinq.

Compter.

Compter est tout ce qu'il me reste désormais.
Compter le nombre de fois où je m'assoupis.
Compter pour sauver ma lucidité.
Compter.

Un jour, deux jours, une semaine, je flotte hors du temps.
A tâtons, je devine le ciment des quatre murs.
Cette pièce, de quelques mètres carrés, me semble sans fond.

L'impeccable chignon, solidement ficelé à mon arrivée, pend, le long de mon épaule, tel un misérable appendice. A en croire la blancheur de mes jambes, je ne suis qu'une pâle copie de moi-même. Mes pieds, souillés par la poussière, se rétractent et compriment ma poitrine jusqu'à m'en couper le souffle.

Je m'évapore.

Dans cette cage, tout file à une allure folle, à moins que tout ne soit figé ? Piégeant mon être. Seules mes idées fusent. Libres d'explorer les contrées les plus abjectes. Plus elles s'enfoncent, plus elles s'émancipent. Plus elles creusent, plus elles m'insufflent des réflexions interdites, dérangeantes ... révélatrices.

Mon âme s'éveille.

Il me faut garder une trace. Cette volonté devient oppressante. Je dois saisir ces vérités qui gravitent autour de moi. Notre raison d'exister ne se limiterait-elle qu'à ça ? Communiquer ? Au fond de ce cachot c'est elle qui me ranime. Laisser une trace, je crois que c'est indissociable du genre humain. Depuis son génome, ce papyrus atomique porteur de milliers d'années d'histoire, l'ADN grave sa race.

Pour se faire, je frotte mes doigts sur le sol rugueux, les imprègne de débris. Le mouvement répété adoucit la matière, à moins que ce ne soit ma peau qui s'émousse. Dans ce tableau humiliant que j'interprète à quatre pattes dans le noir, tête levée, yeux plissés, je cherche à stimuler mes sens. Ma paume moite roule sur un caillou qui, sous mon poids, transperce ma peau. Voilà mon attrape-rêve.

18 juin 2056, ici commencent les indicibles gravures de Joan MARX.

J'ai tué.

Qui ? Quand ? Pourquoi ? Mais surtout ... combien ? Autant d'interrogations légitimes qui me torturent.

Recroquevillée dans mon cachot aussi virtuel que physique, je découvre le fond de mon être et comprends le sens du mot névrose.

Mon ombre me tétanise.

Qui est cet être enfoui dans mes entrailles ? Tapi dans le silence, muré dans l'inconnu, ce dictateur invisible y insinue un gouffre perpétuel. Il dévore mes réussites et mes joies, pour ne laisser que des carcasses angoissantes de ce qui a été et ne sera plus.

Désormais je sais.

À cause d'elle je sais.

La B-WATCH¹.

Elle m'a offert des réponses pour me voler ma vie.

J'aurais dû brûler l'invention du Diable. Grand-père m'avait prévenue.

Mon cachot s'ouvre, l'odeur de la mort s'y engouffre, je suis condamnée.

¹ Montre connectée à l'activité cérébrale, commercialisée par Néo.

 **ROLOGUE II****B.**

*Ne vous demandez pas qui je suis.
Demandez-vous ce que je suis.*

Tiago s'était pourtant emporté contre elle. Il ne voulait pas qu'elle sorte. « *Maria, mon amour, c'est bien trop dangereux pour les gens comme nous, c'est la nuit que ça rode* ».

« Ça », nul ne sait qui ce pronom détermine. Un homme, une femme, une bête ? « Ça ». Les seules lettres capables de renfermer toute la terreur que cet être inspire à son clan. Une ombre maléfique qui s'insinue jusque dans les recoins les plus oubliés.

Pour Maria, « Ça » est la création des Puissants dans le but de les exterminer. La Rafle de 2045 n'a décimé qu'une partie des siens, à présent que le monde est en paix, il leur est impossible d'en justifier une nouvelle, la population, même endormie, ne comprendrait pas. Alors leur créature dépèce, éviscère et écartèle. Et c'est dans un silence pieux que ses proies fuient un corps piégé dans une insurmontable souffrance. Leur énergie cérébrale laissée en offrande à cette créature qu'une armée de mille hommes ne pourrait affronter.

Voilà pourquoi Tiago ne voulait pas me voir sortir ce soir, voilà ce que Tiago voulait m'éviter. Mais mère est souffrante, si je ne la rejoins pas, elle ne passera pas la nuit. Je me réjouis d'ailleurs de ne pas l'avoir écouté il y a cinq ans lorsqu'il a suggéré de brûler nos montres en signe de ralliement aux Réfractaires. Le symbole me plaisait, seulement pourquoi se mettre en difficulté ? Ce n'est pas l'objet qu'il faut bannir, juste ses utilisateurs. Ce soir, elle me sera fort utile, je la glisserai au poignet de Mama, elle diagnostiquera le mal et nous prodiguera les soins. Il me suffira de les récupérer dans un centre de santé. Elle sera vite guérie, j'en suis certaine. Elle mérite bien quelques

écarts. Et puis « Ça » doit avoir d'autres groupes plus intéressants à tourmenter qu'une brésilienne ordinaire attachée à ses favelas.

La moiteur de la nuit colle mon débardeur et ma jupe sur ma peau, pas un brin d'air pour respirer malgré l'heure tardive. Je n'aurais pas trouvé le sommeil, ces quelques kilomètres pour rejoindre la cabane de Mama ne pourront m'être que bénéfiques. Et lorsque je rentrerai saine et sauve, Tiago sera tellement soulagé qu'il me célébrera la vie jusqu'au milieu de la nuit, son corps chaud pressé contre le mien. Qui sait, ce soir nous donnerons peut-être la vie ?

Ces pensées m'accompagnent tout au long du chemin aspirant les kilomètres pour moi, je ne suis plus qu'à cinq cents mètres, je peux apercevoir son toit de planches râpées.

Accélérant le pas, pressée de découvrir le visage illuminé de Mama à l'apparition tardive de sa fille dans son salon, je sens une brise m'envelopper. La sensation me pousse à m'arrêter. Cet air frais semble concentré sur moi, le linge étendu sur des installations de fortune ne bouge pas, écrasé par la lourdeur de la nuit. Pourtant j'ai froid. Mon cœur se glace, ma gorge se gèle alors qu'un ronronnement s'élève dans le silence de la nuit. *Ça* vient de surgir devant moi, sous sa capuche noire, seul son sourire cynique se distingue. Un sourire effrayant de douceur, chargé de promesses. Un sourire qui m'envoie une quantité d'informations. Sa bouche ne bouge pas et pourtant je sens qu'elle me parle. C'est la B-WATCH dans ma poche qui fait le lien et c'est la B-WATCH dans ma poche qui l'a attiré jusqu'à moi. Son message est clair, je vais mourir, vite, mais j'aurai le temps de comprendre ce qui m'arrive, de ressentir chacun de ses supplices. Des tortures si douloureuses que je voudrais mourir et toute la beauté de son geste sera là. C'est précisément ce qu'il m'offrira. Voilà pourquoi il sourit et moi aussi je sourirai avec lui. Alors je deviendrai sienne et mon existence prendra sens.

Mes yeux balayent la scène rapidement pour analyser les issues. Je ne suis qu'à quelques pas de la maison, il me suffirait de courir très vite sans me retourner pour fermer la porte maternelle salvatrice sur ce monstre et donner la montre à Mama. Qui sait, il n'aura pas envie de poursuivre une âme comme la

mienne et reprendra sa route. Je pourrai alors terminer cette nuit comme je l'avais imaginée. Mon rêve n'avait rien d'irréaliste, il aura suffi d'une seconde pour que des actes simples se transforment en vaines prières. Je ne reverrai jamais le visage de Tiago ni de Mama, nous n'aurons jamais de famille et Mama mourra dans la maladie. Tiago avait raison et mon entêtement nous punira tous.

— Laisse ta mère en dehors de ça petite, ne cours pas et donne-toi à moi, la nuit ne fait que commencer, j'ai peu de temps à perdre.

La montre. Il est capable de lire dans mes pensées. Tiago avait vu juste, sans cette montre je serais près de lui en cet instant.

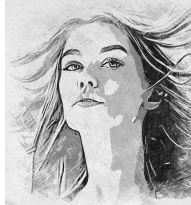
La créature s'avance en fredonnant.

— Promenons-nous dans les bois ...

Je tombe à genoux, impuissante, paralysée par la peur, priant pour que la fin vienne vite. J'hurle de douleur, ma peau se retire de ma chair, mes dents tombent tout comme mes ongles et mes cheveux. Mon sang coule, aussi intense qu'une souffrance qui ne s'épuise pas malgré le flot qui se déferle autour de moi. Au contraire, plus je me vide plus elle emplît mon être. Tout ce que j'attends c'est qu'il m'arrache le cœur, je sens qu'il le serre. Je souris. Mama ne saura jamais ce qui s'est passé près de son lit.

La silhouette drapée de noir se penche sur ma dépouille sanglante pour ramasser ce qu'il en reste et me ronronne en guise d'éloge posthume : « *Il nous mangera !* »

Les origines



« Paris ravagé par une nouvelle attaque terroriste cette nuit. A l'heure où je vous parle dix otages sont toujours retenus par des hommes armés ... »

La voix surexcitée du journaliste anime la cuisine ensoleillée des MARX. Trente ans que les matinales lacèrent les oreilles d'Harvey.

Cet ancien scientifique un peu rustre a toujours eu le bruit en horreur. Pour autant, il n'affichera aucune forme d'irritation. Cela fait quarante-six ans que le bonheur de sa bien-aimée est sa priorité. Difficile à suivre les premiers temps : halte humanitaire au Burundi, exploration du Grand Canyon, découverte de ruines incas, violation de cryptes françaises, il y est rapidement devenu accro. Une addiction qui a donné naissance à leur ultime destination, Léa. L'arrivée d'un enfant enchaîne un homme. Harvey et Beth MARX comptaient reprendre la route en famille, la vie en a voulu autrement. Léa n'était pas comme les autres enfants, elle souffrait d'un mal secret. Un mal qui les priva brutalement de leur fille unique le 23 mai 2029. Mais derrière l'horreur, se cachait Joan, cette petite merveille de huit ans. Leur petite merveille.

Le retraité pianote sur le mur, baissant subtilement le volume sonore. Il exècre ces gadgets. Mais les exigences de Beth sont rares. Et leur équipement technologique en fait partie. Les moindres recoins de leur foyer sont connectés à un boîtier électronique installé au fond du garage. Jusqu'où le progrès nous mènera ? Cette réponse, un moustachu la donne en ce moment sur l'écran intégré au mur du salon.

Harvey tire machinalement le tabouret, y pose une fesse et, sirotant avec détachement son café noir, se laisse absorber par les paroles de l'expert. Le bandeau jaune sous l'image attire son

attention. Il annonce, en toute discrétion une vraie secousse.
« *Découverte du sens zéro. La planète peut-elle être sauvée ?* »

— Foutez-lui la paix à notre vieille Terre, elle ne mérite pas les parasites que nous sommes, marmonne, résigné, l'homme de convictions.

— Que dis-tu mon loup ? questionne la douce voix de Beth.

— Rien. Foutues expérimentations qui rongent la planète, foutus robots que nous sommes.

— Des robots heureux !

— Plutôt crever, rumine-t-il, la mine renfrognée, fusillant du regard l'animateur joyeux.

Les bandeaux jaunes qui décorent le bas de l'écran de flashes spéciaux l'accablent un peu plus. Toutes les trois minutes une nouvelle consternante.

[Le président américain annonce : « Je ne lèverai pas l'interdiction relative au programme mondial de reproduction ». Une promesse de campagne bafouée de plus.]

[Après la Géorgie, la Lituanie et l'Autriche, la Norvège est tombée aux prises de l'État Islamique cette nuit.]

[30 000 victimes recensées. Ce tsunami ravageur a touché les côtes de Bordeaux hier matin à 11h07.]

[65^{ème} journée de canicule à Paris, les sorties sont interdites, les pompiers réapprovisionnent en eau les districts.]

[Le macabre record de 10 000 migrants sacrifiés atteint cette semaine au large de l'Italie.]

[Les rues de Madrid s'enflamment pour la 10^{ème} journée consécutive, le peuple revendique le droit de se nourrir.]

Détournant le regard, la voix d'Harvey porte en direction de la cuisine d'où s'échappe une savoureuse odeur de pain chaud.

— Les moutons, c'est aujourd'hui qu'ils sortent ?

— Oui, tous les mardis mon loup. Et nous aussi.

Se plier à ce droit de sortie est certainement la règle la plus humiliante pour cet ancien commandant. Il l'a bien transgressée les premiers temps, mais la douleur de Beth à chaque arrestation l'a découragé. Depuis, tous les mardis, ils répètent le même programme : courses, escapade en bord de mer, visite d'anciens amis, resto et ciné. L'autorisation de vivre, comme tous leurs concitoyens, ils ne l'ont qu'une fois par semaine. Le reste du temps, confinés dans leur cocon technologique, ils attendent le retour de Joan.

Harvey s'impatiente de lui présenter sa dernière trouvaille, un Panasonic S1R avec objectif Lumix 24-105 mm, le plus puissant des appareils photos de l'époque. Une centaine d'euros aux puces, un véritable sacrilège ! Mais s'il y a quelque chose qu'il adore presque autant que de gêner Joan ce sont les bonnes affaires.

Beth fredonne. Elle ne semble en rien affectée par ce mode de vie liberticide. Passionnée des grands espaces, elle s'est étonnamment bien adaptée aux privations instaurées au compte-gouttes. Une aliénation délicate pour éviter tout rejet massif. Ça ne durera pas.

Ce que confirme le présentateur.

— Nous devons inventer un avenir meilleur. Il y a vingt ans, les pauvres payaient les conséquences d'un réchauffement climatique auquel ils participaient peu. Une lourde injustice qui a attisé la vengeance et alimenté le sentiment de dignité volée.

L'homme qui tente d'exposer son point de vue est un scientifique, sans cesse entrecoupé par les questions qui se veulent pertinentes d'un chroniqueur à l'égo démesuré.

— Votre cause est noble, seulement elle existe depuis des siècles, accuse sournoisement la star télévisée.

— Je vous l'accorde Yann, votre méfiance est justifiée. Ecoutez notre découverte, ensuite vous jugerez.

— Une courte page publicitaire et retrouvez le Dr SCHOETTENBERG, expert en intelligence numérique, qui nous expliquera comment il va sauver notre espèce.

— Mais quelle arrogance ! s'agace Harvey.

— Qu'est-ce que tu regardes mon loup ?

— Des promesses. Du moins, je l'espère.

— Je programme le nettoyage de la maison et on y va ?

— Prends ton temps, les révélations de ce vieux fou m'intéressent.

Harvey s'installe dans le canapé pour nouer ses lacets. Endimanché un mardi, il glisse prétentieusement son pied noué d'arthrose dans une paire de souliers italiens, un cadeau de Beth. Lorsqu'il les porte, toute frustration s'envole, le consumérisme à son paroxysme. Telles les sandales d'Icare, elles attisent en lui toute la confiance dont il regorge.

Une musique électrique annonce la fin de la pause commerciale.

— Nous retrouvons l'illustre Dr SCHOETTENBERG et son arche de Noé.

L'animateur orgueilleux ne lésine en rien sur l'ironie.

— Merci Yann, cette arche s'appelle le sens zéro. Voyez cette prison que vous offrent les cinq sens, je la qualifierais de « physique ».

Il fait une pause, se préparant à expliquer les notions les plus complexes jamais présentées à la télévision à une heure de grande écoute.

— Nos cinq sens sont liés à la matière, même l'ouïe. Cela peut vous paraître étrange, mais les sons ne sont que chocs ou vibrations de la matière.

Le cameraman fait un plan cadré sur l'animateur concentré sur un nettoyage minutieux de sa cravate rose. Le scientifique, absorbé par sa démonstration ne s'interrompt pas.

— Notre cerveau, constamment agressé par ces sens, les filtre, les traduit et les mémorise. Il n'existe pour autant aucune haute autorité de contrôle, validant la réalité de ce qui est enregistré. Pour vérifier ce biais, nous pouvons faire un test assez simple. Même vous, dans votre canapé, pouvez essayer. Il suffit d'avoir deux amis ! Montrez-leur un objet du quotidien, vous serez surpris de voir à quel point les deux descriptions qu'ils coucheront par écrit seront différentes, une fois passées par le sas des références et des émotions de chacun.

— C'est très intéressant, coupe l'irrévérencieux, mais en quoi cela va-t-il sauver la planète ?

— Tout simplement parce que nous avons découvert le sens originel, le seul qui ne soit pas physique. C'est ce biais qui a attiré notre attention. « *Comment transmettre une idée abstraite d'un cerveau à l'autre sans la dénaturer ?* »

— Telle est la question !

L'animateur sourit à la caméra, fier de sa référence.

— Revenir à l'essence même de nos sens, communiquer le sentiment plutôt que de le matérialiser par des mots.

— Parce que, selon vous, c'est possible cher docteur ?

— Mon Dieu, il a réussi. Il va nous condamner.

Harvey s'écrase, abattu, dans le canapé.

— Que se passe-t-il ? Tu m'as l'air bien agacé, s'étonne Beth en se glissant dans son manteau corail.

— Roger ... il l'a fait. Le priver de mes travaux ne lui aura fait perdre que deux années. Deux misérables années ...

— Tu en es sûr ?

— Il raconte que quelques scientifiques internationaux ont créé des moniteurs capables de lire les fréquences du cerveau lors de la communication des pensées. Ils l'appellent la « Télépathie Artificielle ».

— C'est ce qui a servi à ...

Harvey reste muet. Beth se rapproche de lui, plie les genoux lentement et s'assoie perplexe au bord du canapé, le buste en avant, comme pour mieux écouter ce que crie l'écran numérique. L'homme dont l'héritage capillaire est aussi important sur sa tête qu'au-dessus de ses lèvres poursuit ses grandes théories.

— Nos recherches ont débuté avec le Ganzfeld. Ce mot barbare désigne un champ sensoriel uniforme. Grâce à l'étude de ces ondes nous avons développé une machine capable d'envoyer des fréquences directement d'un cerveau à l'autre. L'homme, aidé de cette machine, développe de nouvelles connexions.

— Pouvons-nous comparer cette découverte à celle du feu, de la gravité ou d'internet ? Sommes-nous les témoins de l'ouverture d'une nouvelle ère ?

L'animateur, flairant le scoop, semble enfin porter de l'intérêt à son invité.

— Précisément, s'exalte le professeur. L'homme peut désormais discerner l'invisible et entendre l'indicible.

L'homme s'anime, s'enflamme, jusqu'à ce que le présentateur profane l'interrompe à nouveau.

— Je comprends l'ampleur du phénomène et nos téléspectateurs également. Seulement, pouvez-vous être plus clair ? Comment, demain, moi Yann FAURE, vais-je pouvoir concrètement entendre les pensées cachées de ma voisine ?

Le regard pétillant, le sourire narquois, il tente à peine de dissimuler la suffisance qui le saisit. Le scientifique retient un rire gêné.

— Ne brûlez pas les étapes. Nous ne sommes qu'au stade expérimental. Pour cela, il faut de puissantes machines et beaucoup de contrôle.

Sa fermeté d'instituteur habitué à calmer les ardeurs de garnements trop dissipés déplait à notre opportuniste du petit écran.

— C'est le début de la fin.

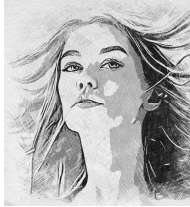
— Arrête Harvey. Tu n'en sais rien. Il est inutile de dramatiser, restons positifs je te prie. D'ailleurs il est temps de voir du pays.

Tu es prêt ?

— Oui ma douce, allons-y.

Accablé, Harvey jette un regard aux photos posées sur la cheminée, toutes prises sur le vif. Ils n'avaient jamais succombé à l'émancipation photographique apportée par les applications mobiles. S'il aimait capturer les moments, en garder une trace restait le plus savoureux. Sur ces images, la vie s'éveille, il peut même sentir l'odeur du sapin fraîchement coupé dans les bois. En réalité, c'est celle du feu de cheminée qui crépite dans le salon. Sur l'un des clichés, Joan, le regard pétillant, déballe « *La boîte du petit journaliste* ». Très en vogue à l'époque, ce kit complet miniaturisé contenait la dernière Go Pro, un micro-cravate et un dictaphone. Une idée de Beth, elle avait toujours su lire en Joan. Elle avait su canaliser ce besoin constant de réponses et malgré tout, une intime conviction lui criait que l'intelligence de Joan la sauverait si elle ne la détruisait pas avant.

La reine du scandale



— Joan ? Joan MARX ! *La* Joan MARX du Stun ? Incroyable ! Je n'en reviens pas. Je suis si fière de débattre face à vous ! 234 débats à votre actifs, 5 étoiles, rang 1031 et vous ne cessez de grimper ! Je suis si petite face à vous. Vous avez révélé les élections truquées en Iran.

Déterrés les déchets électroniques enfouis en Alaska. Le scandale sur les détournements de *syns*² par les députés brésiliens, c'était vous. Les prostituées birmanes sous la table ronde encore vous.

— Et la célibataire la plus encroutée de New-York ... moi, moi et toujours moi ! minimisais-je humblement.

— Oui merci d'abrégé. Nous ne sommes pas là pour jouer les groupies, rétorque un élégant homme d'affaire dont l'intimité nocturne se reflète en hologramme au cœur de mon salon.

— Evidemment, c'est juste que ... mais vous avez raison, si nous sommes face à face dans ce débat virtuel c'est pour parler de la B-WATCH.

Nelly, gesticule au côté du Rembrandt hérité de Grand-mère. Son aisance orale, la douceur de sa tonalité et la simplicité ordonnée de ses propos laissent à penser qu'elle est enseignante. J'imagine que son mari *foot-watch* dans la chambre tandis que ses deux têtes blondes dorment à l'étage. La vie normalisée d'une trentenaire épanouie.

Du moins c'est ce que j'imagine et je ne suis pas mauvaise à ce petit jeu. Cerner le profil des participants pour ajuster mon argumentation fait partie de mes rares talents. J'excelle dans ces confrontations verbales. A force d'entraînements, les aboiements du début se transforment, portés par la barque de mes développements, en dociles ronronnements. Si seulement je

² Monnaie universelle

pouvais en faire autant avec les hommes ... Éprise de ce qui divise et des idées qui brusquent la bienséance, le scandale a fait de moi son épouse, m'offrant une fidèle solitude. Or, Dieu sait que je la tromperais volontiers avec Brad. Impossible de me concentrer sur autre chose que lui ces derniers temps et les adversaires sans saveur de ce soir ne m'y aident pas.

Il est encore venu me parler ce matin. Il n'y a pas un matin sans qu'il ne s'arrête à mon bureau avant de rejoindre le sien. Nous partageons l'habituel café Leroy. Chaleureusement réveillés par le nectar, il m'expose ses sujets de travail, ses doutes, ses réussites, ses projets et mon avis compte pour lui. Un rituel anodin qui fait jaser les collègues et me donne espoir. Confortée par les ragots de Brigitte de la *compta*, qui m'a raconté la déception de Bradley face à mon bureau vide alors que je vadrouillais au Népal. Autant d'attentions qui font fleurir dans mon cerveau tordu mille et une histoires. La moindre intonation suffit à alimenter mes théories nébuleuses d'attrance réciproque. Une seule certitude, ces affabulations ne m'aideront pas à convaincre ce soir.

Pourtant chacun de ces débats est décisif. Les nouvelles technologies ont fait le tri dans le métier de journaliste.

Rédactrice au *Stun*, j'aiguisé depuis neuf ans mon esprit d'analyse pour faire jaillir mes idées au-dessus de ces tabloïdes qui submergent mon image publique de superficialité : « *séductrice, branchée, espiègle* ». Si seulement Brad partageait le même avis. Ça devient maladif, il faut vraiment que j'arrête. Irrémédiablement, plus j'essaie, plus j'y pense, l'esprit est sadique !

Je me raccroche à Nelly, Sullivan et Yul, le ton semble s'envenimer. La jeune participante n'ose plus s'imposer et Yul fustige Sullivan.

— Néo possède tout ! Ce n'est pas normal. Seules les dictatures détiennent ce genre de pouvoir.

— Comment osez-vous comparer Néo et tout ce que cette industrie a apporté à une dictature ? Vous bafouez ce que ce monde a construit. La paix, la nature, la santé et j'en passe ! La montre inventée par cette multinationale a bouleversé la face de

nos sociétés modernes. Admettez-le. Ces applications offrent aux scientifiques une source inépuisable de données qui nous rendent chaque jour plus invincibles.

— Et notre liberté dans tout ça ?

— Parce que mourir est une liberté ? Faites donc et disparaissent je vous en prie. Mais avant comptez le nombre de vies sauvées grâce à cette atteinte, et demandez-vous si l'empêcher ne serait pas une atteinte à la liberté de vivre des autres ?

— Pour vous cela justifie que cette seule entreprise repus de *syns* et de pouvoir possède tout ? Votre ordinateur, votre électroménager, les sites que vous visitez, les messages que vous envoyez, les rappels que vous programmez, les menus que vous dégustez, jusqu'aux heures de sommeil régénératrices. Faut-il vous rappeler que Néo a débuté sa conquête en emmitouflant le monde d'applications futiles ? Il l'a ensuite découpé en castes inégales et pour finir, il a scellé ce costume de menottes technologiques.

— Où allez-vous chercher que Roger PRICE fait de nous des prisonniers ? C'est parfaitement absurde.

— Absurde ? Regardez la vérité en face. Le 21 février 2035 le monde s'est endormi B-WATCH au poignet. Depuis, l'humanité s'érode dans un univers accéléré. Les *S-Cars*³ font le tour du monde en moins de 80 minutes. Les greffes d'organes artificiels ne prennent pas plus de temps que le déracinement d'une dent nécrosée. Les voyages aux Fidji sont guères plus coûteux qu'un ticket de métro en 2019. Impossible d'ignorer à quel point leur valeur divertissante s'est dépréciée. Regardez comme l'intérêt de vivre décroît à mesure que la difficulté se réduit.

— Vous, réveillez-vous ! Qui se préoccupe de telles contradictions quand la révolution est en marche ? Nous avons chassé le capitalisme pour faire place au progressisme, il faut vivre avec son temps.

Alors que le débat commence à piquer ma curiosité, une alarme retentit. Nos hologrammes se brouillent et réapparaissent sur le plateau du plus célèbre des *agitateurs*, Soën PERSUIT. Il est le maître des débats et possède un plateau virtuel où se rencontrent le plus grands adversaires internationaux. Dans le public, des

³ Voiture aérienne pilotée par B-WATCH

milliers d'hologrammes se mêlent aux centaines de *S-pectateurs*. Le show à l'américaine par excellence et chaque émission est aussi suivie que le Super Bowl. Il faut dire qu'ils savent mettre l'ambiance. Ce n'est pas une simple réunion d'orateurs ennuyeux, ce sont des animations intempestives qui rythment les débats, des mises en scènes, des reportages immersifs, des spectacles vivants et des défis dignes de Ninja Warrior.

— Bienvenus dans le Punch Line Show ! Vous êtes mes invités. L'IA a détecté la pertinence de vos échanges et leur rapport avec notre sujet du soir. Vous parliez de la B-WATCH n'est-ce pas ? Nelly est au bord du malaise, Joan MARX puis Soën PERSUIT dans la même soirée, je ne suis pas sûre qu'elle s'en remette.

— Monsieur, Monsieur PERSUIT quel honneur d'être sur votre plateau. Et bonjour à vous tous qui nous regardez. Je suis si heureuse d'être là.

— Merci Nelly, mais ce qui nous intéresse ceux sont vos arguments. Que disiez-vous de si passionnant sur notre fantastique montre aux milles pouvoirs ?

Yul s'impose.

— Je m'appelle Yul et si nous sommes arrivés de façon impromptue sur votre plateau c'est que nous débatons avec ferveur pour défendre nos acquis. Sullivan ici présent est un sceptique qui blasphème ce que nous avons bâti.

La star des écrans se tourne vers Sullivan.

— Est-ce vrai ?

— Tout de suite des raccourcis imprécis et la diabolisation de ceux qui pensent différemment. Mais oui, selon moi, la B-WATCH est une arme destruction passive. Après Facebook, Lady Gaga et Je suis Charlie, ce sont des bracelets électroniques qui anesthésient nos esprits. Toujours à l'affût de la dernière création qui allègera notre quotidien déjà dénué de ces savoureuses contraintes qui font de nous des hommes comme vider son ordinateur, balayer le salon, taper ses coussins, lessiver sa voiture, promener le chien, attendre le métro, zapper. Nous devons nous réveiller.

— On se calme « M. le réac' », nous ne sommes pas là pour écouter votre propagande complotiste.

— Mes arguments n'ont rien d'une théorie du complot, mais si vous ne les écoutez pas comment voulez-vous que...

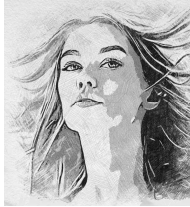
— Je crois qu’il est temps de faire appel au *Néant*.
La foule de spectateurs virtuels s’excite.
— Le Néant, le Néant, le Néant !
— Comment ça le *Néant* ? Vous ne pouvez pas m’éliminer pour mes idées.
— N’en rajoutez pas. Je vous ai averti, nous n’acceptons pas sur ce plateau que les participants attisent des idées de haine et de terreur.
— Ça n’a rien à voir avec ça, vous vous méprenez ...
La panique envahit le visage de l’incriminé et de légers tremblements secouent sa voix.
— Le Néant, le Néant !
— Pitié ne m’éliminez pas, j’ai une famille, mes deux adorables petites filles ne méritent pas ça.
— Pourtant c’est bien ce que tu voulais, être libre, raille Yul satisfait.
— Ce n’est pas ce que j’ai dit. J’ai exposé des arguments pour élever le débat, réveiller les consciences.
— Assez, vous effrayez tout le monde. Des familles nous regardent, ce que vous faites est déloyal, pensez un peu aux enfants, ils n’ont pas besoin d’entendre vos délires terroristes.
Le présentateur lève le bras en direction d’une rangée de robots humanoïdes sans visage qui s’avancent menaçants vers le pauvre homme.
— Je vous en prie, non, pitié, ne m’effacez pas, je ne veux pas disparaître, non, non ...
Les plaintes du jeune homme s’éteignent avec son image, les AME⁴ ont fait disparaître l’hologramme.
Je n’ai même pas eu le temps d’intervenir que le débat est déjà terminé. Une troupe de *pom-pom girls* plongent depuis les airs vers le plateau pour entamer une chorégraphie aussi enflammées que leurs torrides costumes. Je reste sur ma faim. Ce Sullivan ne semblait pas fou même s’il était un peu alarmiste. En tout cas ses arguments ont éveillé mon intérêt pour la B-WATCH. Je le contacterai demain.

⁴ *Assistant Multifonction Energétique, concerne tous les robots assistant la vie courante ou militaire. Tous connectés via l’énergie cérébrale et pourvus de capacités mécaniques hors norme.*

Sullivan. C'est la première image qui me vient au réveil. S'en suit une heure de recherches infructueuses. Sullivan a bel et bien disparu. Je découvre alors que ce qu'ils appellent le « Néant » est la suppression du réseau connecté. Sullivan n'a plus accès ni à l'utilisation de sa montre ni à son compte de *syns*. Violent comme sentence. Vivre sans montre est quasiment impossible. Isolé de la société et des bénéfices de la B-WATCH, vivre sans montre signifie s'exposer aux anciennes menaces. Je n'ai d'ailleurs jamais compris comment les Pauvres et les Réfractaires survivaient. Moi qui croyais que le Néant n'était que le bannissement aux débats. Je trouvais ça déjà bien assez effrayant mais c'est encore pire.

Il est peut-être temps de se poser les bonnes questions. Et la B-WATCH semble être la source de nombreuses zones d'ombre finalement. Qui sait, je pourrais l'ajouter à ma liste vertigineuse de révélations sordides qui font la satisfaction de mon rédacteur en chef. J'espère juste ne pas finir comme ce pauvre Sullivan.

Un sujet épineux



La tête happée par mon prochain sujet, je dévale les marches usées du perron qui trône sur la 5^{ème} Avenue.

New York.

Ma ville, ses gratte-ciels silencieux et ses avenues fantômes. Lorsque j'étais enfant, elle grouillait sous l'hyperactivité urbaine. Les taxis, les travailleurs préoccupés, les vélos pressés, les touristes ahuris, les magasins bondés de clients rassasiés. Une fourmilière insomniale. De nos jours, la montre a condamné nombre d'habitudes : magasins, vendeurs, agences, livreurs, tous disparus ! Tout se commande et tout se livre. Donnant naissance au nouveau luxe : l'ancien. Logique pour une économie basée sur le commerce de la mélancolie.

Être à la marge, c'est siroter un verre dans un lieu public. Être tendance, glisser des pourboires dans le slip d'un gigolo. Être rangé, extirper ses boissons d'une table électronique.

Et Broadway n'est plus qu'un musée depuis que les comédiens ont laissé place aux conteurs. Les *imaginatifs* créent des scénarios pendant leur sommeil et les enregistrent. Finies les réalisations plateau, exit la chasse aux bons interprètes ! « *Du producteur au consommateur* » a été remplacé par un circuit encore plus court, « *Du créateur au spectateur* », effeuillant l'industrie du livre déjà malmenée.

Des pans entiers d'industrie envolés. A mon grand regret, certains divertissements, comme la télé-réalité, ont quant à eux été épargnés. Tant que l'activité génère de l'énergie elle gagne sa place. Donnant naissance ainsi à la *Sleepy Reality*, dix jeunes endormis pour nous faire partager leurs meilleurs souvenirs. Les moins convaincants sont éliminés semaine après semaine. A la clef, une B-WATCH dernier cri.

Le pathétique n'a pas de limite. Le Stun a d'ailleurs ses égéries dans cette discipline. Ils partagent le cinquième étage de cette magistrale tour qui domine *la ville qui ne dort jamais*. Pour voir, il faut être vu, ou pour être vu, il faut voir. Tel pourrait être notre slogan. Qu'importe cet excès de vanité, il me permet de me rendre à pied au travail tous les matins. Même si la localisation n'est qu'un détail. Le lieu de résidence ne définit plus son cadre de vie. Désormais, la valeur des personnes se résume à leur caste. La mienne me cantonne à celle des « Penseurs ». La caste qui relaie la propagande des Puissants vers les Dormeurs. Cette seule pensée pourrait me coûter cher, voir me faire basculer chez les exclus. D'ailleurs, d'aussi loin que je me souviens, mes grands-parents ont toujours souffert de ce redécoupage social. Ils supportaient mal les injustices. Certainement la raison qui les a poussés à m'encourager vers les études de journalisme. L'envie inconsciente ou consciente de faire de moi leur porte-parole. Le temps m'a privée de cette réponse. Chaque matin je me demande ce que je lirais dans leurs yeux s'ils étaient encore là. Fierté ou désespoir ? Je ne sais pas ce qui m'attriste le plus, l'absence de réponse ou l'absence de présence ? Je dirai l'absence.

Orpheline, les seuls souvenirs de mes parents résident dans leur pédigrée et une courte description biographique. « *Ta mère était française, ton père américain et tu as grandi en Europe. Ingénieur dans une prestigieuse société informatique, il est tombé amoureux de Paris et de Léa durant ses études. Les raisons professionnelles comme prétexte, il a adopté la culture et les habitudes du vieux continent, préférant la simplicité et l'authenticité d'un pays à peine plus grand qu'un état d'Amérique. Les rires des enfants du quartier, les barbecues entre voisins, le chien qui gambade en sécurité dans les rues de la résidence, l'ont très vite converti. Ne conservant qu'un léger accent comme atout de charme.* » Voilà, c'est tout. De mon histoire, je n'en connais guère plus. Et j'ai toujours considéré que c'était suffisant. Certains se construisent grâce aux blessures du passé, moi, j'ai fait le choix de les ignorer. Rejetant jusqu'à l'idée que ce n'est pas moins ma carrière qui m'a conduite à New York, que l'envie de suivre, à l'inverse, les pas de mon père disparu.

Autant d'interrogations qui volent à la rencontre de ce ciel de coton dont la fraîche lumière dissout quelques nuages épars. J'aime ce moment de la journée. Il ne ressemble à aucun autre, tout y est plus vrai. La nature n'est pas encore souillée par l'homme, tout est possible, rien n'est écrit. Une parenthèse offerte durant laquelle l'espoir souffle sur la journée et la frénésie de nos vies s'éclipse solennellement.

Portée par cette adrénaline naturelle je devale les rues, mallette Yves Saint-Laurent, collection 2053, sous le coude, perchée sur des escarpins Manolo Blahnik. De loin, l'égérie idéale pour une publicité contre les jambes lourdes. De près, un avertissement, « *méfiez-vous des apparences* ».

— Bonjour Solomon, les Knicks ont gagné hier ?

Solomon est le gardien des locaux. Derrière son comptoir, sa carrure d'ancien policier arrondie surveille chaque entrée. En réalité, il n'est que la façade humanisée d'un système hautement sécurisé.

— Oh que oui ma jolie ! C'était gigantesque !

— Quand est-ce que tu m'invites à voir un match ?

— C'est toi qui commandes, je suis ton serviteur !

Je ris. Je fais diversion. Mon esprit est ailleurs, dépassant sans les voir mes articles primés qui tapissent les murs de la rédaction. Je ne prête pas attention au reportage en fond.

— *Oui, oui, oui, chante la petite rousse abimée par le temps, je suis trop « happy » ! J'remercierai jamais assez Néo. La B-WATCH m'a sauvé la vie.*

— *Vous pouvez développer ?* enchaine une journaliste de For8, en lui tendant sa B-WATCH en guise de micro.

— *Beh, moi, j'voulais en finir quand l'amour de ma vie m'a quittée, mâchouille-t-elle.*

Elle poursuit sans que la journaliste n'ait à intervenir.

— *J'allais sur l'pont, vous savez le grand qui traverse la rivière dans l'centre, et là, j'vois la pub, là, derrière la vitre du magasin, elle parlait de la montre. C'est moi la première ! J'ai dépensé toute ma paye dans le « prototruc », et depuis vingt ans tous les soirs je revis les plus belles journées de mon histoire d'amour. Chaque*

nuit j'suis avec mon ex. Et tous les jours je travaille dur pour le rejoindre.

Elle sourit, une béate satisfaction éclaire son visage terni par une ancienne addiction au tabac.

— *Mais qu'en dit-il lui ? Est-il au courant ?* coupe hâtivement la blonde curieuse qui apparait à l'écran de la salle d'accueil. Son élocution claire et décortiquée tranche avec celle de l'interviewée.

— *Ah mais bien sûr, il sait tout ! Et même qu'il est heureux pour moi vous savez. Moi, j'vous dis, l'amour ça s'contrôle pas. Il est tombé amoureux d'une autre, et c'était le choix le plus difficile à faire pour lui. Mais depuis il va mieux, comme il sait que j'suis heureuse. On est restés amis, et je suis la marraine de son aîné, se targue naïvement la quinquagénaire boudinée.*

« *Que de conneries !* », agacée, ces mots s'expulsent de ma bouche sans avertissement ni retenue.

Comment peut-on faire des reportages aussi creux ? Cette montre a détruit le peu d'investigation du service d'information collectif. Ceux qui veulent de la qualité doivent s'abonner aux chaînes élitistes. Fort heureusement, le Stun n'en est pas une. J'y nage à contre-courant, impose ma mélodie, écrase les idées préconçues. Elles n'ont jamais autant proliféré depuis que l'homme n'aspire qu'à rêver. Pas le temps de se construire une pensée. D'ailleurs, chaque soir, la fonction *Solution*, apporte la liste des réponses aux questions qui ont traversé notre esprit dans la journée. Comment créer plus beau formatage ?

La rébellion m'appelle.

Je signerai un reportage sur la B-WATCH qui n'aura rien d'une publicité déguisée. Il ne sera pas question de marteler le bonheur mythomane des *Dreameurs*.

Le programme serait séduisant si je n'étais pas si inculte en termes de B-WATCH. Si les Dormeurs ne peuvent se passer de ses fonctionnalités, moi, je n'en connais pas la moitié. Hormis pour imprimer mes pensées, sauvegarder des lectures ou programmer mon environnement, je n'active jamais ma B-WATCH. Je suis dans l'illégalité la plus totale. Pour le moment, l'enregistrement journalier semble suffisant car je n'ai reçu aucun avertissement. L'enregistrement journalier légal ou E JL est une sauvegarde automatique continue des évènements

essentiels de la journée : géolocalisation heure par heure, constantes vitales pour une intervention rapide en cas d'anomalie, activités effectuées, personnes rencontrées, pensées sensibles et autres éléments qui pourraient s'avérer utiles en cas d'enquête. En quoi serait-ce une atteinte à notre liberté ?

Alors que la B-WATCH et ses contradictions illuminent mes synapses, une voix m'extirpe de mes pensées nébuleuses. Une voix ? Tiens ! Ce n'est pas commun au bureau ! Personne ne se parle, on se *textwatch*, *snapwatch*, *téléwatch*, rien ne se fait sans « watch ». Les idées peuvent prendre des formes multiples : phrase, photo, souvenir, extrait, odeur, son, ressenti, douleur. La B-WATCH est une vraie boule de cristal ouverte sur l'essence de chacun.

Et si c'était Brad ? Impossible, seul Ted WILSON peut être entendu avant d'être vu.

— Dans mon bureau MARX.

Je redoute ce moment depuis des jours.

Ancien joueur de baseball reconverti, ses larges épaules se découpent au-dessus des têtes concentrées sur les articles du jour. Sa chevelure poivre et sel l'aide à prolonger ce charme naturel qui lui a permis d'ouvrir bon nombre de portes. Notamment celle des Puissants. Au départ conditionné à une carrière d'athlète, il aurait dû, naturellement, basculer vers le coaching ou l'enseignement. Des vocations bien trop ternes pour un homme tel que Ted. La lumière le garde en vie. Loin des projecteurs, il se serait éteint. Il a d'abord proposé son émission sportive qui a fait un tabac. Quelques années plus tard, c'est toute une chaîne qui lui a été confiée. En redoutable homme d'affaires, il a su investir, faire fortune et, quand le patron du Stun s'est retiré, il s'est emparé de la couronne. Les occasions d'accéder à la caste de Puissants sont extrêmement rares. Beaucoup le sont de sang, les autres sont des élus dont la carrière a été détectée par la B-WATCH, et, cachés au milieu, quelques exceptions comme Ted, sans doute le moyen le plus ardu et le moins reconnu.

— La porte.

Je m'exécute, dépose mes mains sur le siège placé devant son bureau, résistant à l'initiative de m'y installer.

— On ne va pas y aller par quatre chemins, cette discussion te fatigue autant que moi. Tu es une extraordinaire chroniqueuse à l'écrit, mais le public aujourd'hui ce qu'il veut c'est une « gueule ». Et la tienne est parfaite !

— Ce n'est pas en me flattant que tu me feras changer d'avis.

— Inutile, j'ai tous les moyens de pression que peut posséder l'actionnaire principal de la chaîne, alors à toi de choisir.

Mon audace me surprend moi-même.

— Passer à l'antenne est un métier, je préfère le laisser aux pros.

— Foutaise. Tu as l'éloquence et la grâce. La plupart n'ont ni l'un ni l'autre.

— Ça c'est leur problème. Tu me connais, moi c'est le terrain, les phrases choc...

— Tu es une travailleuse acharnée et tes débats virtuels, le meilleur des entraînements. Tu es prête et tu le sais.

— Je vais détester. Je ne pourrais pas mûrir ma réflexion. Tout est trop rapide, je déteste la précipitation. Si mes articles sont repris en boucle par la presse c'est qu'ils sont fiables. Je ne veux pas perdre ce que j'ai mis tant de temps à construire.

— Ma décision est prise. Et tu n'as rien de neuf à me présenter. Ecoute, je suis bon joueur, je te laisse le choix du sujet. Je le veux demain sur mon bureau.

Jeu, Set et Match. Je n'aurais pu que retarder l'échéance, à présent je dois plier ou prendre la porte.

— C'est toi le chef.

Arrivée dans le hall, je m'engouffre dans l'ascenseur, docile, mécaniquement attirée par l'avertissement musical de l'ouverture des portes.

« 11^{ème} étage. Vous êtes arrivé. Belle journée au Stun. »

La voix électronique de la cage d'acier a été pensée pour motiver chaque salarié, communément appelée « management ambiant », ce n'est qu'une invasion technologique de plus.

Je me précipite dans mon bureau, fuyant un WILSON qui n'a pas bougé de sa chaise. Le regret de ne pouvoir fermer brusquement ma porte ranime mon allergie à ce « tout technologie ». Le plâtre, les briques, le ciment, tous ces matériaux ont disparu, remplacés

par ce verre magnétique aux propriétés infinies, le « lanite »⁵. Universellement connectée, cette matière détient l'étrange propriété de faire apparaître ce que votre esprit imagine. A peine le temps de le souhaiter que la porte est déjà grande ouverte, ou entrebâillée. Pour les plus réticents, ceux qui, comme moi, n'activent pas la fonction *Télépathie*, un simple passage d'empreinte libère le passage.

J'y appuie mon dos rageusement pour la condamner. L'odeur de papier ancien et de crayons fraîchement taillés m'accueillent chaleureusement. Spacieux, luxueux et pourtant si réconfortant. Il me rappelle ces cabanes d'enfant construites dans les arbres. Ce bureau est mon prolongement : une immense bibliothèque en bois, encombrée de livres anciens, aux reliures françaises ancestrales brunes et or, éclairées par un lampadaire de fer forgé. En face, mon secrétaire et, niché de-ci de-là, mes diplômes de journalistes imprimés et protégés par des cadres en bois chinés dans la cave de mes grands-parents. Une relique, un musée qui me rassure et me flatte. Son exubérance est à elle seule un symbole de réussite. Conclusion, il est un moyen de pression supplémentaire pour Ted.

« L'écrit est révolu – Être dans l'ombre n'a aucun charme – blablabla – Grâce et éloquence combinées – blablabla – tu vaux de l'or – blablabla. »

Les paroles de Ted voltigent, aussi saccadées qu'un corbeau piégé dans une cave. Tel un animal apeuré, elles percutent inlassablement ces parois qui les retiennent farouchement prisonnières. Depuis mon bureau, je contemple mes récompenses pour y trouver un réconfort anxiolytique. Mon ventre se soulève. *Je viens de perdre mon job*. Sans prévenir, tout ce qui fait la beauté de mon métier vient de m'être arraché. Il ne me reste plus qu'à euthanasier mon amour de l'harmonie des mots. Adieux consonances dansantes, bonjour injections anticernes. Il faut dire que les gens lisent peu, mes interventions auront plus de poids à l'antenne. Maigre consolation. Et en plus c'est faux ! Un scandale

⁵ Matière produite à partir d'extraits des sous-sols de Neptune, tel le diamant elle est inaltérable et connectée aux commandes de la B-WATCH.

bien fait ne passe jamais inaperçu. Je serai juste celle qui le portera, contrainte et forcée.

Contrainte et contrariée surtout.

Mais peu importe. S'il veut un sujet, je lui donnerai son sujet. S'il veut du croustillant et de l'audimat, pas de problème, qu'il compte sur moi. Evan, mon assistant me portera le créateur de cet engin maudit sur *mon* plateau. Et tant pis si ça doit faire de moi « *la femme à abattre* ». Je ne me fais pas d'illusion, personne n'aime voir les acquis qui les font vivre remis en cause. Ça sent le retour des menaces. Des tonnes et des tonnes de missives électroniques ou rédigées à la main de conservateurs révoltés qui s'imaginent originaux dans leur intimidation.

A la pensée de ces extrémistes, un mauvais pressentiment traverse mon corps. Et, alors que ma montre est éteinte, l'impossible se produit. Une sonnerie m'alerte de la réception d'un message anonyme.

« abandonne ! un ami qui te veut du bien. »

Face au diable



Les chevilles endolories par la raideur de la corde, son corps se balance au-dessus de sa fille. Son sourire enfantin est figé depuis des années par la pellicule photo et ses yeux restent rieurs malgré la désolation.

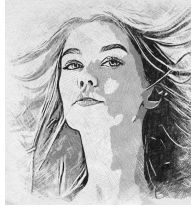
Ce monde est pire que fou. Cette finalité transcende les affrontements de ces derniers mois. Ces vingt années de sacrifices pénitentiaires à dompter son être s'envolent en fumée, mises en échec par l'abomination humaine. Rien de ce qu'il a pu traverser : la mort, la prison, la solitude, ne l'y avait préparé. Pourtant, il n'est pas surpris. L'homme existe pour détruire et nul n'y mettra un terme.

Il perçoit désormais l'ampleur de sa risible prétention. Côtayer les plus viles créatures, les plus terrifiantes psychoses et les plus sadiques démenches l'avait gonflé d'orgueil. Or ces brutes épaisses ne sont rien face au chaos de la déchéance humaine.

Luke frissonne au bruit lourd qui précède l'ouverture de sa cage. Il voudrait se raccrocher aux couleurs vives et rassurantes de l'image collée au sol mais ce n'en est que plus douloureux. Il n'a plus d'autres choix. Pour sauver son unique raison de vivre, il doit mourir. Il n'a jamais su la protéger, mais ce soir, sous la torture, son silence mettra cette famille en échec. Son silence les empêchera d'atteindre la seule personne sur terre capable d'anéantir leur empire.

Le brouhaha de la foule excitée l'encourage à rester digne. Ce soir, fixé par l'œil sournois d'un violeur de vies, il n'a qu'un souhait, que la sienne s'éteigne. Car si les fantômes n'existent pas, le diable, lui, est bien réel.

La claque



Le sujet de Ted et ce message tordu me tracasseront demain. Aucune place pour ces questions noires. Ce soir, c'est le grand soir. Ted WILSON donne une cérémonie tout en démesure. Pour ses cinquante ans, il a privatisé la Tour Eiffel. Une broutille pour ce milliardaire, un symbole de son apogée pour ses convives. L'occasion de prouver au monde entier que le temps n'a d'effet ni sur son physique ni sur sa vie. Eternel roi de la fête et dieu de l'info, Ted cumule les réussites et s'entoure des plus grands, son anniversaire est un prétexte pour nous le rappeler. Des milliers de témoins sont venus contempler son ascension. Tandis que Ted cire les bottes de hauts responsables serrés dans des costumes noirs, sa femme Delphine minaude avec une bande d'ados. Il s'agit des dernières coqueluches de *Sleepy Reality*. Ils viennent de sortir de la « *Chambre des rêves* ». Expulsés au dernier conseil par les quatre finalistes, Delphine tente de glaner des scoops.

Près de la fontaine de chocolat, les DE BOURBON, grande famille issue de la noblesse, soi-disant héritiers du roi Louis XVI jouent en masse les pique-assiettes. Leurs tenues encombrantes copiées au siècle de leur aïeul empêchent quiconque de s'approcher du buffet, exposant avec arrogance toute leur avarice. Plus loin, quelques confrères de chaînes concurrentes tentent de se mêler à la foule, épiant le moindre faux pas, ils attendent impatients la venue de l'homme le plus en vogue de la planète : Jack PRICE, créateur de la B-WATCH. Ted n'en est pas peu fier. Je pourrais y voir l'opportunité de préparer mon sujet, seulement, au milieu de ces grandes figures, une seule m'intéresse : Bradley.

Bradley bosse au Stun. Tous deux journalistes depuis des années, nous surfons sur des registres diamétralement opposés.

Brad est la belle gueule de la chaîne, aussi beau qu'intelligent ils inondent les chaînes d'information de ses positions, de ses coups de gueule mais surtout de son sourire ravageur. Chaque année élu 2^{ème} personnalité préférée des *Dreamers* et 2^{ème} homme le plus sexy de la planète, il campe derrière Jack PRICE à ce classement que je soupçonne corrompu. J'aurais pu choisir cette injustice comme sujet, une chose est sûre, je me serais causée moins d'ennuis. Mais ce n'est pas mon genre. Contrairement à Bradley, je me complais dans les scandales. Quand il illumine les cœurs des *Dreamers*, je salis ce qui les enchante.

Je me souviens très bien de notre première rencontre. J'avais sollicité son aide sur un sujet de travail faussement épineux. Totalement indifférent à mes appels du pied, il m'a amicalement orientée vers une de ses connaissances expertes en chevaux racés qui m'a apporté tellement de matière que j'ai dû traiter le sujet ! Le dossier Bradley aurait pu s'éteindre là, s'il n'y avait pas eu ce fameux jour. Celui où j'ai demandé à Solomon, le concierge, de nous bloquer dans l'ascenseur.

Mon ami Solomon fait partie de la confiance. Des années que nous profitons du calme matinal pour nous raconter nos vies. Je connais tout de sa petite famille, d'Annick, sa charmante et discrète femme et de ses deux garçons. S'il est intarissable sur Gaël et Vincent, l'unique sujet me concernant tourne en boucle autour de mon célibat. Boucle composée de trois virages : célibat, coup de foudre, déception ou ennui, célibat. Alors quand j'ai avoué mon béguin pour Brad, il était ravi. Ravi car il connaît très bien Brad « *un mec formidable* » pour reprendre ses mots. Ce dont je n'avais jamais douté, ce qui consolidait mon obsession, la rendant de plus en plus malsaine. Naturellement, Solomon a souhaité m'épauler dans mon projet de conquête. C'est là que l'astuce de l'ascenseur nous est apparue. J'avais pour mission de me rendre diaboliquement séduisante et d'évoquer lors de notre emprisonnement inopiné ses thèmes de prédilection : le baseball et l'exportation florale. Des semaines à suivre tous les matchs et leurs analyses en prévision de ce grand jour.

Quand il fût enfin arrivé, je ne pouvais pas être plus prête. Je n'avais jamais senti aussi bon le naturel, mes cheveux étaient aussi soyeux que du cachemire, mon teint frais, mon esprit alerte

et la confiance débordante. J'ai toujours lu que la séduction venait de l'intérieur. Comme prévu, l'ascenseur s'était bloqué entre deux étages. Comme prévu, nous étions seuls. Avec Solo nous avons longuement étudié le moment idéal, un moment où Brad embauchait tôt et où les locaux étaient vides. Histoire de ne pas se retrouver coincés à trois avec l'irrésistible responsable de l'assainissement. Aucune ombre à l'horizon lorsque nous sommes entrés dans le piège romantique. Le soubresaut de la cabine qui s'arrête s'était répercuté dans mon ventre et dans mon cœur. Nous y étions, l'instant dont je rêve depuis que j'ai aperçu sa crinière blonde. Depuis ce jour où Ted m'a présenté ce jeune diplômé volé à Channel 4 pour devenir la référence médiatique de demain. Encore une fois Ted avait vu juste.

Légèrement en retrait dans l'ascenseur, je pouvais observer sa barbe parfaitement épaisse et taillée qui couvrait une mâchoire carrée et laissait deviner son atout de séduction ultime : une fossette ravageuse qui a séduit toute la planète. Tout autant que son regard bleu océan d'une bienveillance sans fond, réhaussé par son teint mat et ses boucles blondes ébouriffées. L'équilibre parfait entre Afrique noire et Occident nord. Malgré une carrure de bûcheron, son allure impressionnante devenait rassurante. Tel un cowboy des plaines du sud, il respirait les grands espaces et les chevauchées équestres. Rien de plus cliché, pourtant c'est exactement ce qu'il dégageait. Il ne faisait aucun doute, que sa voix rauque maniait à la perfection les doux chants country.

Malheureusement pour moi, le cowboy a une crainte inconnue du grand public. Alors que je m'apprêtais à faire la conversation pour l'attirer dans mes filets, le beau Brad, ignorant totalement ma présence se mit à hurler tel un loup garou en tambourinant sur les portes métalliques de notre cage.

— *Helllllllp*. A l'aide ! Venez m'aider ! Je suis coincé dans l'ascenseur.

C'était comme si ses poings frappaient mon estomac pour m'irradier le corps jusqu'à retourner mon cerveau. Était-ce si horrible de se retrouver enfermé avec Joan MARX pour qu'il s'arrache la voix en suppliant qu'on *lui* vienne en aide ? Dépitée, j'appuyais calmement sur le bouton service d'urgence. Il regarda ma main, effaré, prêt à me la couper si j'osais commettre une imprudence. Ses mains tremblaient, ses yeux étaient rouges

d'inquiétude et sa respiration saccadée. La honte m'envahissait. Je l'avais plongé dans cet état. S'il l'apprenait un jour, j'étais virée. La rencontre qui se voulait passionnée tournait au cauchemar. Les « secours », de simples gars de la maintenance accompagnés de Solomon, rappliquèrent en moins d'une minute pour sauver le beau Brad. Je m'éclipsais rapidement sans un mot espérant que, dans sa torpeur, il oublie jusqu'à ma présence. Était-ce la honte de s'être conduit comme un enfant ou le choc post-traumatique mais nous ne nous sommes jamais revus jusqu'au 12/08/2054 à 8h22. J'avais abandonné l'idée des rencontres incongrues et même celle de lui parler un jour et avais convenu avec les filles que le sujet « Bradley HOBBS » était tabou et clos. Pourtant sans prévenir, un beau matin, Brad a débarqué dans la salle de pause.

— Bonjour Joan, tu vas bien ?

Pardon ? Ai-je mal entendu ? Bradley connaît mon prénom ? Plongeon dans l'adolescence, quand la star du collège que tu surnommes naturellement Drazic⁶ te demande de lui passer du pain. Tu bégayes, tu glousses, tu regardes tes copines et quand tu lui tends enfin, il est parti. Je dois me ressaisir.

— Comme un mardi, et toi ?

— Idem mais j'ai mon petit secret pour bien les démarrer.

Que se passe-t-il ? Je vais me réveiller ? Encore un de mes rêves où Brad commence par une pseudo conversation complice puis me renverse sur mon bureau.

— Ah oui ? Et tu serais prêt à le révéler à la reine du scandale ?

— Oula, cela pourrait-être risqué ! Que donnerait-elle pour un tel scoop ?

J'hallucine ou il flirte avec moi ? Je regarde discrètement autour de moi pour vérifier qu'il ne s'agit pas d'une caméra cachée ou d'une blague de mauvais goût. Nous sommes seuls et Bradley attend avec malice ma réponse.

— Sais-tu que Joan MARX est prête à tout pour une révélation et qu'elle n'a peur de rien ?

— Voilà une réponse prometteuse. Il ne faudrait pas que j'en abuse.

⁶ Référence à une série du siècle dernier très prisée par les ados et remise au goût du jour par des Dreamers nostalgiques.

— C'est à toi de voir.

— Tu me fais rire, ça fait du bien de bon matin. Presqu'autant que mon petit secret.

— Tu vas finir par me rendre folle avec tes cachoteries.

— C'est le but.

Il se rapproche de moi, le silence qui pèse sur la pièce accentue la proximité. Il se passe quelque chose entre nous. Bradley me tend son café.

— Le voilà mon secret mademoiselle MARX, le Bourbon pointu ! Ou Café Leroy si tu préfères.

Je saisis la tasse toute chaude, frôle lentement ses doigts, ses yeux rieurs toujours fixés dans les miens.

— C'était donc ça ! Le grand Bradley HOBBS se dope ! Pourquoi le partager avec moi ?

— Tu as l'air d'en avoir besoin.

— Aïe, violent comme réponse !

Ses joues s'empourprent, le rendant encore plus sexy.

— Excuse-moi ce n'est pas ce que je voulais dire, tu es sublime et une journaliste passionnante de surcroît, sois en sûre, tu m'avais l'air juste un peu abattue en entrant dans cette salle de café.

C'était donc ça, je traîne ma peine si ostensiblement qu'il a eu pitié de moi. Bravo Joan, t'es la meilleure. Nous avons décortiqué cette scène avec celles que j'appelle affectueusement mes « Morues » : Katy, Mila, Mélissa et Lou. Ainsi que les suivantes car Bradley vient tous les matins me porter mon café s'il ne me trouve pas dans la salle de pause. Il me fait découvrir de multiples déclinaisons, s'enflamme dans des explications à double sens, abusant d'un vocabulaire riche en sensations ambiguës : corsé, voluptueux, excitant. Tous débordent de sous-entendus dans sa bouche charnue.

Malgré tout, je restais sceptique. Ne se comporte-t-il pas de cette façon avec tout le monde ? N'est-il pas juste poli ? Peut-être s'ennuie-t-il et je ne suis qu'une compagnie divertissante.

Les filles ont su me convaincre. Au fil des résumés détaillés de nos rapprochements anodins, elles ont su traduire ce que Bradley n'osait pas m'avouer. A grand coup d'exemples étayés, j'ai fini par y croire. « *T'as beaucoup de collègues qui viennent te chercher tous les matins ? Tu connais beaucoup de gars qui*

confient leurs secrets à une fille qui ne les intéressent pas ? Tu crois que si tu ne lui plaisais pas il se souviendrait de ce que tu portais la semaine dernière ? Avec le boulot et la pression qu'il a, tu crois qu'il perdrait son temps à siroter du café si tu ne lui plaisais pas un peu ? »

Des arguments qui tiennent la route et quoi de mieux qu'une soirée de travail pour le vérifier ?

J'imagine l'excitation de mes sens lorsque, dans un coin du jardin, à l'abris des regards, il passera sa main dans mes cheveux, la posera fermement sur mon cou, rapprochera mon visage et déposera ce premier baiser tant espéré. Des semaines que j'en rêve. Que je m'invente des déclarations enflammées et spécule sur les bonnes raisons qu'il a de ne pas craquer. Des contes à la fin identique : une étreinte envoûtante et nos deux corps brûlants qui ne font plus qu'un.

Nous y voilà, près de la piscine. Dos aux filles, je peux sentir leurs regards excités sur moi depuis qu'il vient de faire son entrée. Je ne saurais expliquer pourquoi je devine toujours quand Bradley est près de moi, je sens sa tension, son parfum musqué, son entrain. Je sais qu'il s'approche, je répète dans ma tête le speech. Je veux partager avec lui mes pensées via B-WATCH, au milieu de tous, l'inviter silencieusement dans ma bulle. Je suis prête, je me retourne fièrement vers lui, mon large sourire se fige immédiatement.

— Salut Joan, tu es magnifique comme toujours.

Je lui glisse un furtif baiser sur la joue et me recule pour mieux observer la sublime créature accrochée à son bras.

Je peux imaginer le regard des filles sur moi, cette fois-ci ils débordent de pitié coupable. Je les ignore.

— Je te présente Myriam, ma moitié. Myriam, voici Joan, la collègue dont je t'ai parlé.

— Ah oui, la fan de café, amie de Lou MARECHAL, l'immense artiste.

Voilà donc l'objet de son intérêt, me présenter sa femme, groupie de mon amie Lou.

Je tombe à la renverse. Ma veste en cuir noir se gorge d'eau, ma robe fluide se colle sur ma poitrine et m'étouffe, des bulles d'air s'échappent de mes narines pour remonter à la surface. Mes yeux

grands ouverts hurlent « *pourquoi* » en fixant le beau Bradley penché sur moi. Il ne m'entend pas. Il ne m'a jamais entendue, l'eau couvre mon désespoir. Elle délie ma tresse égyptienne, répandant des mèches brunes autour de mon visage telle la Méduse. Je coule. Plus les pensées et les projets remontent à ma mémoire, plus je coule, ils m'attirent vers le fond. Ma naïveté est un boulet d'une tonne qui m'empêchera de remonter. Il suffit de fermer les yeux et tout prendra fin. 1, 2, 3 ... dix secondes, c'est assez long, je peux les rouvrir, je serai passée de l'autre côté.

Quelqu'un me secoue.

— Joan, tu vas bien ?

Bradley s'est inquiété. Debout face à eux, cela fait dix secondes que je ferme les yeux sans parler, sans répondre à Myriam.

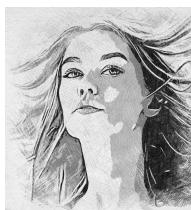
— Désolée, je suis prise de vertige ces temps-ci, vous voulez bien m'excuser ?

J'abandonne, en hâte, la scène de crime ou git encore le cadavre de mon amour propre.

JOAN 14 ANS - 2035

6

Un lourd passé



Les grandes vacances arrivèrent enfin, rien ne les réjouissait plus que de retrouver leur douce Joan. L'ado investissait les lieux, chargée d'un milliard d'anecdotes. L'expression de sa joie était la plus grande fierté de Beth. Elle effaçait ces années noires qui avaient suivies la disparition de leur fille Léa. A cette époque la souffrance avait élu domicile dans leur foyer. La douleur de savoir son enfant parti avant soi est un supplice pire que la mort. Un supplice à relayer au second plan car Joan se retrouvait privée de mère.

Ils devaient la protéger, lui offrir la vie la plus ordinaire possible en de telles circonstances. Rien qu'à cette pensée, ses yeux s'embruèrent.

Beth passa son visage sous l'eau pour chasser les mauvaises idées et entama sa routine matinale. Une crème hydratante bio pour étirer les traits de sa peau brune que le temps n'avait cessé de friper. Un soin sans sulfate pour nourrir ses cheveux blancs, secs et frisés, avant de les emprisonner dans un chignon près de sa nuque. Un trait de liner et du mascara pour agrandir ses yeux de biche obscurs. Enfin, du prune pour épaissir ses lèvres fines. Les habitudes comme ultime remède. Elle se souvint combien les premiers mois lui parurent insurmontables. Le minois attristé de cette orpheline chétive fut un réel déchirement. Très vite, ils décidèrent que seul l'oubli les garderait en vie. Tacitement, au fil du temps et des silences, tous acceptèrent d'abandonner le passé. Joan était encore jeune, elle pourrait se reconstruire s'ils taisaient ce secret à jamais. Jusqu'à rendre tabou l'existence même de ses parents.

Tellement qu'à l'âge de neuf ans, au bord du lac de Vassivière à quelques dizaines de minutes de chez eux, Harvey l'avait traumatisée. Une belle journée de baignade ensoleillée prenait fin, elle avait passé son temps à bouquiner à l'ombre d'un cerisier fleuri, bercée par les clapotis d'une eau pailletée par les éclats du soleil. Joan et Harvey, près d'elle avaient taquiné le gardon quelques heures, le temps de se chamailler entre deux leçons. Son mari tenait fièrement un énorme brochet fraîchement pêché qu'il lâcha brusquement à la question emplie d'innocence « *Pourquoi papa et maman ne m'ont pas emmenée avec eux ?* » Beth ressentait encore la douleur du poignard dans son cœur. Harvey, rouge de colère, lui avait ordonné le silence et nul n'avait plus soufflé mot.

En la bordant le soir, son regard vide était insoutenable. Cette nuit-là, les mots de réconfort avaient disparu de la bouche de Beth. Impuissante, elle avait quitté la chambre et abandonnée Joan aux prises de démons insurmontables pour une fillette de neuf ans.

C'était la première fois que Beth abandonnait. Dieu en était témoin. À la mort de sa fille, elle aurait voulu mourir, le don de ses jours à Joan l'avait maintenue en vie, se jurant que sa petite-fille ne manquerait de rien. Depuis, Beth supportait péniblement l'idée qu'elle puisse un jour souffrir d'une quelconque carence d'amour. Pour combler cette crainte, elle la couvrait d'attention, à l'affût de ses moindres besoins. Y compris celui si déchirant de liberté.

Aujourd'hui est un grand jour. Beth a choisi de préparer son gâteau favori, le fondant au chocolat sous sa montagne de chantilly. Les œufs englutissent la farine quand claquent les portières de la voiture. Ses pommettes rougissent. Stoïque devant son évier elle lutte, s'agrippe

à son torchon pour ne pas courir à sa rencontre. La voix enjouée de Joan s'engouffre dans la maison silencieuse :

— Nany, Grand-père, je suis rentrée !

— Mon chocolat ! Te voilà enfin.

Beth se précipite dans le couloir, elle enlace tendrement la jeune adolescente.

— Laisse-moi te regarder. Tu as encore grandi.

— Je ne suis partie que deux mois !

— C'est trop long, te voilà déjà une belle jeune fille.

— Je vais faire un procès à l'Etat, ils nous ont volé de précieux mois !

Harvey surplombe les marches de l'escalier en bois les bras grands ouverts.

— Tu exagères ! Ils font comment les autres parents ?

— Les autres parents n'ont pas une enfant aussi merveilleuse que toi !

Beth rit, le bonheur irradie son visage rond.

— Et tu écrirais quoi dans ta lettre ?

— Je leur dirais que la planète ne pourrait que mieux se porter s'ils laissaient les enfants comme toi vivre. De quel droit les arrachent-ils à leurs parents pour les éduquer loin d'eux ? C'est contre nature. Tout ça pour quoi ? Eviter les déplacements et économiser le peu d'oxygène qu'il nous reste ? Ce n'est pas une vie.

— Et si je te disais que c'est bientôt fini ?

— Je te répondrais qu'ils t'apprennent des sottises dans cette usine à clones ! Ce qui ne me surprend guère !

— Tiens ? Tu n'as pas entendu parler du sens zéro ?

— Des conneries aux dégâts inconsidérables, s'énerve sans raison apparente l'ancien scientifique. S'ils continuent de jouer aux apprentis sorciers nous y passerons tous.

— A l'école ils disent qu'il facilitera les communications, qu'il sera encore plus simple de limiter les déplacements, il se dit même que l'utilisation de ces machines permettra le stockage de l'énergie cérébrale et sa réutilisation. Est-ce que t'imagines ?

Beth les coupe.

— Foutaise ! Le temps est la clé de tout...

— Et ses ailes dissipent beaucoup de nuages, fredonne lasse Joan, je connais par cœur tous tes proverbes.

— Moi ce que j'imagine c'est la tête que tu vas faire quand tu verras ce qui t'attend dans le frigo.

Laisant son Grand-père sur sa faim, Joan se précipite dans la cuisine. Les bruits de couverts et d'assiettes résonnent jusqu'aux oreilles des deux adultes comblés.

Une satisfaction de courte durée. La jeune ado, à peine les retrouvailles consommées, gâche le plus clair de son temps en bas des tours de la cité de Beaubreuil. Elle rentre tard, échange peu de mots et verrouille la porte de sa chambre. Un comportement qui inquiète et divise le couple.

— Ce n'est qu'une enfant, elle mérite de profiter. Nous ne pouvons pas être sur son dos continuellement, raisonne Beth.

— Je sais que si un malheur doit arriver on ne l'empêchera pas plus que le précédent. Seulement ne me demande pas de fermer les yeux sur ses fréquentations.

— Je te demande de ne pas être trop brusque. Beaucoup d'enfants souffrent de l'abandon de leurs parents. Il est normal, malgré tout l'amour que nous lui portons, que cela resurgisse. Nous avons loupé quelque chose si elle ressent le besoin de se tourner vers ces gens, il faut comprendre quoi.

— Il faut surtout agir. Son regard a changé, j’y reconnais celui de sa mère. *Et elle n’a même pas touché à mon appareil photo*, rongé intérieurement Harvey, même s’il sait que ce n’est vraiment pas le moment de s’en plaindre à Beth.

Subitement devenue livide, elle empoigne une chaise pour ne pas chanceler. Le front plissé et l’air sévère d’une intense réflexion la vieillissent.

— Que dirais-tu de lui écrire un mot, elle pourrait le méditer loin de notre regard accusateur ? Harvey attire sa femme dans ses bras, l’étreint, hume son odeur quelques minutes. Il préfère la confrontation, pourtant il s’incline.

_ Je vais chercher de quoi écrire.

C’est en quittant la pièce qui leur sert de bureau qu’il aperçoit, sur le secrétaire de Beth, un journal économique intitulé « *Révolution Néo* ». Reposant le calepin lentement, il s’installe derrière la table en chêne vernie et débute la lecture.

« La révolution numérique est en marche. Néo lance son bracelet électronique, scientifiquement baptisé « Ganzfeld ». Il s’agit de la première connexion électromagnétique jamais créée tenant dans un si petit objet. Elle s’appuie sur la cartographie cérébrale et ses 86 milliards de neurones. Hormis quelques interférences qui gênent à ce jour son utilisation, produisant un léger grésillement au démarrage, le partage des pensées est à présent accessible à tous. Son prix peut en décourager plus d’un, toutefois, l’accès à de telles capacités est un privilège sans précédent. Nous l’avons testé au sein de la rédaction, une page se tourne, il y aura un avant et un après « Ganzfeld ». Demain, il sera au bras de chaque être conscient, l’invasion sera fulgurante. »

L’éloge commercial du premier journaliste est suivi d’un second témoignage plus technique. Après une mise en bouche tout en légèreté, écrite pour susciter la curiosité, il bombarde les lecteurs d’hypothèses de fiction. Ils font mouche, Harvey abandonne Joan pour satisfaire sa curiosité. Il s’intitule : « *Quelles conséquences géopolitiques ?* »

« Il est avéré que la communication, via le champ sensoriel, produit une énergie magnétique exploitable. Les scientifiques travaillent activement sur le sujet dans le but de maîtriser sa production. Leur réussite entraînerait la disparition de toutes les énergies nocives en faction sur notre planète. Une arche de Noé pour l’humanité. Le gouvernement qui sera à la barre de ce navire deviendra la seule puissance mondiale. Il n’est pas exclu de pousser la réflexion plus loin et de faire de cette énergie inépuisable le nouvel or, enrichissant ainsi chaque individu capable de penser. Un nouvel ordre est en marche, préparez-vous. »

Harvey contrôle un frisson venu lui parcourir le dos. Même au point de non-retour actuel, de tels bouleversements ne pourront que précipiter le chaos. « *En attendant, si je ne ramène pas de quoi écrire, c’est ici qu’il va éclater.* » Harvey remonte en hâte.

— Que faisais-tu mon loup, j’ai cru m’endormir ?

— J’ai lu un article ... notre monde va changer.

— Merveilleux ... je te l’avais bien dit.

Toujours si confiante et optimiste, elle est pour lui une source de réconfort inépuisable. Elle enchaîne.

— Que lui écrivons-nous ?

Après maintes ratures, réécritures, déchirures et bavures, ils rédigent la version finale.

« Joan,

Notre ange.

Notre amour pour toi est infini. Tu es le sens de notre vie, ton bonheur, notre salut.

Un lourd fardeau pour une jeune fille ...

... Pourras-tu un jour nous pardonner nos échecs ?

... Nous n'avons pu sauver ta mère ...

... Tout ce que nous te demandons c'est que tu nous parles...

... Nous ne survivrons pas à une nouvelle perte.

... Nous avons tout donné pour chasser les démons qui te guettent. S'ils ressurgissent, si tu te questionnes sur ton être, ne cherche pas les réponses dans l'ombre des rues...

... Ne fais pas de nous les témoins impuissants d'une nouvelle descente aux enfers ...

... Offre-nous une chance...

... Ne nous laisse pas imaginer le pire chaque nuit où tu ne rentres pas...

... Démunis et honteux, comment pouvons-nous nous racheter ? ...

Ta Nany et ton Grand-Père qui t'aiment. »

Ils déposent l'enveloppe sur le lit défait de la jeune fille et attendent son retour.

En catimini, vers trois heures du matin, Joan se jette dans sa chambre. Quelques minutes plus tard, vomissements et chasses d'eau rompent la quiétude de la nuit. Les retraités se cherchent du regard, interloqués, incapables de comprendre l'impact que vient de produire leurs mots sur la jeune fille. Aurait-elle trop bu ?

Ils n'eurent aucune réponse de sa part, si ce n'est de passer la fin des vacances en la compagnie joyeuse de Joan. Ils ont tué le mal dans l'œuf.

Pour cette fois.